Tome 93. N° 154 Trimestriel Octobre-Décembre 1981

ANNALES DU MIDI

EXTRAIT

ÉDOUARD PRIVAT ÉDITEUR
14, RUE DES ARTS
TOULOUSE

MÉLANGES ET DOCUMENTS

Jean-Claude DINGUIRARD*

POUR LE TEXTE D'AUJATZ DE CHAN (Marcabru IX)

Comme il n'est que trop courant pour Marcabru, la tradition manuscrite nous plonge dans l'embarras.

Aujatz de chan est en effet connu en deux états, une version courte dans les mss. *A*, *I* et *K*, et une version longue donnée par le seul *E*. Peut-être l'auteur a-t-il augmenté lui-même une première version du poème, qui se sera toutefois conservée : c'est ce que semblent montrer les vers 15-16 de *E*, qui ont tout l'air d'une révision du texte, et qu'on se laisserait aisément aller à considérer comme une amélioration. Mais rien n'interdit de croire que le texte de *A* aurait dû être aussi étendu que celui de *E* : la version courte s'achève sur une strophe tronquée, comme si le copiste s'était trouvé en présence d'une lacune de son modèle, par exemple une page arrachée ou déchirée.

Par ailleurs, *E* présente un texte peu soigné, et même surprenant d'incompréhension : vers hypermètres (2, et peut-être 34) ou défectifs (6, et peut-être 27), vocabulaire remodelé jusqu'à faire disparaître plusieurs des rimes intérieures, mots défigurés (*dor* 9 pour *dar*, *avion* 27 pour *avignon*), images faussées (v. 24), distiques déplacés d'une strophe sur l'autre... On ne peut donc pallier les insuffisances de la version longue qu'en recourant à la version courte, qui est beaucoup plus cohérente ; mais évidemment il n'y a aucun recours comparatif pour les neuf derniers vers, qui ne figurent que dans *E* : plus encore qu'ailleurs, nos conjectures seront donc fragiles en ce final.

⁂

Voici le texte établi par A. Roncaglia : je n'ai pu accéder à son édition, et je le cite d'après M. de Riquer, *Los Trovadores*, I, pp. 196 ssq. :

Aujatz de chan, com enans' e meillura,
e Marcabrus, segon s'entensa pura
sap la razon   e·l vers lassar e faire
4. si que autr'om   no l'en pot un mot traire.

Au v. 1, *auiatz de chan cum enan si meillura* ne peut guère signifier,

* Professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

quelque agréables que soient ces traductions, « Oyez combien mon chant progresse et s'améliore » (Dejeanne), ni même tout à fait « Escuchad cómo el canto progresa y mejora » (Riquer). Les textes n'offrent en effet nulle part *auiatz* lo *chan*, mais bien *auiatz* de *chan* et même *auiatz* del *chan*. Force est donc de considérer que la construction de *auzir* avec la préposition *de* fut intentionnelle chez Marcabru, et qu'elle était claire aux compilateurs des manuscrits. Plutôt qu'à l'ancien français *oïr de*, on songe dès lors à l'occitan moderne *enténe de* "entendre dire à propos de", et l'on est tenté de comprendre « Ecoutez ce qui se dit au sujet du chant », ce dernier terme étant pris dans un sens général, comme genre littéraire.

Au v. 2 *s'entensa* semble s'imposer. Pourtant, les sens qu'attribue à ce mot E. Levy ("affection, amour ; effort ; sens ?") ne conviennent pas très bien à la présente occurrence ni à son contexte, il faut bien le reconnaître. Marcabru emploie ailleurs *entensa* : en XXVI, 13, où "sens" irait fort bien, et en XXXII, 3, où l'acception "expérience" conviendrait peut-être mieux. Les latitudes médiévales en matière d'article font d'ailleurs qu'on peut se demander si, là où les textes ont *l'entensa*, on n'aurait pas quelquefois affaire à un *sentensa* originel, c'est-à-dire justement "jugement" et "sens, signification" (sans point d'interrogation !) selon Levy. Mais dans le cas qui nous occupe, l'hypothèse est assez séduisante, car *sentensa pura* ferait écho antithétique à la *sentensa follatina* que Marcabru (XXXI, 75) associe à la *troba N'Eblo*.

Saup au v. 3, qui est la leçon de *A*, incite à poursuivre dans cette voie : face au banal et évident *sap* de la version longue, ce Prétérit doit recéler une intention particulière. Et pourquoi se priver du plaisir d'imaginer que Marcabru fait ici allusion à quelque victoire poétique qu'à ses débuts il aurait remportée sur ses rivaux, troubadours à l'ancienne mode ? Cette première strophe peut en somme (et pour peu que l'on voie TRADERE dans *traire*) signifier à peu près « Ecoutez donc ce qui se dit du chant, qu'il est en progrès et s'améliore, et que Marcabru, au jugement des connaisseurs, a su entrelacer son sujet dans le poème, si bien que nul au monde ne put y changer le moindre mot ».

On sait quel désolant démenti devait apporter à ce verdict le ms. *E*... Mais notre interprétation de la première strophe permet peut-être de saisir l'enchaînement, sinon bien abrupt, avec la seconde :

Per so sospir, car mouta gens ahura
de malvestat c'ades creis e pejura :
so m'en somon qu'ieu sia guerrejaire,
8. c'a lieis sap bon quan m'au cridar ni braire.

Il s'agit d'un vigoureux contraste entre les progrès esthétiques et la décadence des mœurs, certes ; mais Marcabru prétend, grâce à ceux-là, aider à lutter contre celle-ci : puisque le public se trouve bien de l'entendre donner de la voix. La perspective n'est pas inintéressante, pour qui se soucie du rôle que Marcabru assignait au poète.

⁂

No·i a conort en joven, mas trop surra,
ni contra mort ressort ni cobertura,
pos ist baron an comensat l'estraire
12. e passat don per un pertuis de taraire.

On est tenté de baisser les bras devant *mas trop surra* ou *sura* ou *fura* au v. 9. Les trois lectures sont possibles, la consultation des dictionnaires rendant chacune d'elles susceptible d'interprétations suggestives. Mais on ne peut s'empêcher de constater qu'avec autant de variations, les scribes signalent simplement qu'ils furent aussi déconcertés que le lecteur moderne. Allons même plus loin : ils s'en sont tirés par des approximations qui ne peuvent guère satisfaire.

Or, avant d'être lexical, le problème est ici syntaxique. Car on voit mal ce que le proverbe

10. ni contra mort ressort ni cobertura

vient faire après le vers qui commence la strophe, et dont il interrompt le mouvement :

9. No·i a conort en iouen mas trop sura.

On est bien sûr tenté de comprendre « Pas plus que contre la Mort il n'est d'appel ni de remède, il n'est de réconfort en Jeunesse : au contraire, elle ... trop, depuis que ces barons se sont mis à soutirer l'argent et ont fait passer Libéralité par un trou de vrille ». Mais ce faisant, ne corrige-t-on pas sans le dire la syntaxe de la strophe ? Car si l'enchaînement est cohérent entre le début du vers 9 (jusqu'à *iouen*) et le vers 10, au contraire son *mas trop sura* vient rompre la construction, et la logique.

On en vient donc à se demander si ce syntagme obscur est convenablement transcrit, si nos manuscrits n'auraient pas adopté une erreur devenue unanime. Et l'on ne peut s'empêcher de rapprocher le début du syntagme d'un autre mot surprenant qu'emploie Marcabru, *astrobauditz* (IV, 35 ; var. : *acropandi(t)z*, *afrobanditz*, *afropbanditz*), mot qui concerne également *Jovens*. Mais j'en conviens : il n'est guère éclairant, dans un tel casse-tête, de renvoyer d'un mystère à une énigme.

Naturellement, on peut toujours s'amuser à raisonner : partant de l'hypothèse d'un *m* postiche à l'initiale de notre syntagme, si *astrob* IV = *(m)astrop* IX, pourquoi ne pas poser alors l'équation complémentaire *banditz* IV = *fura* IX ? Dans ces conditions, *banditz* exigerait bien sûr que l'on regardât *fura* comme variante de *fora* (ce n'est pas impossible : Mistral atteste *four* comme variante de *foro*) ; et l'on pourrait ainsi lire sous *astrop* l'infiniment moins mystérieux *estrop* "étrier", les composés synonymes *estrop-banditz* et *estrop-fora* signifiant alors, en somme, quelque chose comme "désarçonné".

***

De malvestat los gart Sant' Escriptura
que no lur fassa cafloquet ni peintura ;
sel qu'es e fon regom rex e salvaire
36. la sospeison del rei N'Anfos m'esclaire.

Cafloquet est un hapax aux sonorités bien suggestives, mais qui a résisté aux efforts qu'on a faits pour le ramener à un connu un peu précis.

Peut-être n'a-t-on pas suffisamment prêté attention au fait que le vers 34

que no lur fassa cafloquet ni peintura,

compte une syllabe de trop. Certes la césure féminine le rend licite, mais il n'en demeure pas moins qu'il faut prononcer — et chanter — *fas' cafloquet*, et que *fassa* n'est donc que l'interprétation graphique qu'ont donnée des scribes, forcément faillibles. Je m'autoriserai de ce détail pour proposer de voir ici la locution *faire flaqueta* "fléchir sur ses jambes, flageoler, faiblir" (Mistral), que le *FEW* III, 591, répertorie sous FLACCUS : l'alternance de *o* et de *a* prétoniques ne faisant pas problème, comme l'on s'en convaincra à lire l'article du *FEW*, non plus d'ailleurs que la mise au féminin dans la langue moderne.

Dans cette perspective, il convient évidemment de rendre à la forme verbale le *ca-* dont le ms. gratifie *floquet*. On lira donc

que no lur fasca floquet ni peintura

avec une 3e personne du Subjonctif Présent *fasca* qui n'est certes guère canonique en ancien occitan (d'où la mécoupure des scribes), mais que l'*ALG* 5, 2058 s., nous montre aujourd'hui régulière dans le Sud-Ouest languedocien et gascon (ce qui paraît confirmer l'origine attribuée à Marcabru) ; tout laisse d'ailleurs croire que cette forme verbale n'était pas inconnue dès le temps de notre poète : une charte du toulousain, datée de 1165, offre un Subjonctif Présent 4 *fazcam* (*PACLP*, 105, 6).

On voit cependant les inconvénients de cette interprétation : d'abord elle ne fait pas apparaître à la césure de ce vers l'oxyton, qu'au vu du reste du poème on est en droit d'y attendre. Sauf bien sûr à lire *fasc' afloquet*, mais ce dernier terme paraît aussi peu attesté que le fantomatique *cafloquet*. Ensuite, elle n'éclaire pas *peintura* : il vaudrait peut-être la peine d'examiner s'il ne s'agirait pas d'un dérivé de *penchar, penjar* en une acception telle que "plier, courber" (on attendrait plutôt alors *penchadura*), ou bien encore d'un dérivé de *pentir* "se repentir". Puis, resterait à déterminer de façon certaine le sujet de *fasca* : c'est à *maluestat* qu'on attribue, non sans grande vraisemblance, cette fonction ; mais elle pourrait être tenue par *sel qu'es e fo regom rex e saluaire*.

⁂

On voit que, pour téméraires qu'on les jugera peut-être, les menues observations philologiques que je me suis permis de présenter laissent encore bien des zones d'ombre dans le beau poème de Marcabru. Je ne saurais d'ailleurs trop souligner leur qualité de simples hypothèses : mais qu'est-ce qu'une hypothèse que l'on garderait pour soi, sans la soumettre à discussion ?